

HEUREUX DÉNOUEMENT

Il était sombre et triste, le capitaine, accoudé à sa fenêtre, malgré la pluie froide qui lui battait la figure. Il maugréait des jurons à faire trembler une femme. Aussi, pourquoi lui avait-on donné son congé, pourquoi la guerre était-elle finie ? Car enfin, il aimait la guerre, lui, il ne tremblait pas devant l'ennemi.

Son enfance ! il ignorait s'il en avait jamais eue ; il ne se rappelait pas avoir été jeune. Il ne connaissait pas d'autre maison paternelle que la tente du soldat.

Le capitaine Talmar, il était bien connu dans le régiment, on en parlait chapeau bas, car il était régide, sévère et d'une bravoure !

Un beau matin, arrive un décret ministériel. La paix était signée, la guerre était finie ; officiers et soldats durent rentrer dans leurs foyers.

Le capitaine Talmar, sans parents, sans famille, alla s'en-sevelir dans un petit hôtel, au fond de la Bretagne. Quand le ciel était pur et la lune argentée, il sautait dans une petite embarcation et errait sur le lac bleu dont les vagues venaient se briser au pied de l'hôtel. Mais, quand il pleuvait, oh ! malheur... et ce soir là il pleuvait à verse. Voilà pourquoi il n'était pas d'humeur.

Est-ce ainsi qu'on traite un homme qui a fait son devoir ?

Oui, capitaine, vous avez fait votre devoir ; vous n'avez jamais tremblé devant le feu de l'ennemi, et en vous voyant privé de la légitime ambition de recevoir une balle en pleine poitrine ou de casser le crâne à six Prussiens, l'on comprend votre colère. Mais de grâce, calmez-vous. La guerre n'est pas si belle, après tout, et quel plaisir y a-t-il d'égorger le pauvre monde ? Vous êtes jeune encore, vous êtes libre, et après avoir été toujours vainqueur, ne pourriez-vous pas vous laisser vaincre à votre tour par... les beaux yeux d'une femme ? Une femme ! Ah ! mais... sacrebleu, par exemple !... Tout doux, tout doux, capitaine, vous n'êtes plus au camp, ici, et qui sait...

Notre capitaine en était là de ses réflexions, lorsque tout à coup il se fit un grand bruit au dehors. Une chaise de poste venait d'entrer dans la cour et deux voyageuses en descendirent. Tout le personnel de l'hôtel se porta à leur rencontre ; on s'empressa autour d'elles, on alluma un bon feu, on fit sécher leurs vêtements mouillés, tout le monde était empressé, complaisant à l'extrême.

A cette saison, les voyageurs sont rares dans cette partie de la Bretagne, et recevoir des dames, des riches—car elles étaient riches, tout l'indiquait—c'était là une bonne aubaine qui n'arrivait que rarement.

Bientôt nos voyageuses, assises près d'un bon feu, mangeaient un frugal repas préparé à la hâte, et la maîtresse de céans, curieuse comme toutes les hôtelières, pût les examiner à son aise.

La plus âgée pouvait avoir vingt-cinq ans au plus, elle était fort belle mais un peu pâle et très fatiguée. L'autre, son enfant sans doute, était une petite fille de sept ans, frêle, amaigrie, mais très gentille tout de même.

L'hôtelière questionna notre voyageuse et elle

pût connaître son histoire. Elle était très riche, cette grande dame, elle avait toujours demeuré à Paris, son mari était mort depuis un an à peine, et comme sa chère fille était malade et faible, elle s'était décidée à quitter la capitale pour aller vivre sur ses terres, dans un château qui lui appartenait ; mais le cocher s'était égaré—la nuit était si noire—et elle était heureuse de rencontrer des bonnes gens et un hôtel pour y passer la nuit.

La mère et la fille furent installées dans la chambre voisine de celle du capitaine ; il n'y avait que ces deux chambres dans l'hôtel.

Le capitaine était toujours accoudé à sa fenêtre : il ne pensait pas à se coucher et il continuait à broyer du noir.

Des cris d'enfant se firent entendre dans la chambre voisine, puis des plaintes. Le capitaine se redressa.

—Sacrebleu ! murmura-t-il, il ne manquait plus que cela.

Les cris se continuèrent, les plaintes devinrent un râle, puis le silence se fit.

non, non, elle ne mourrait pas. Elle n'avait qu'elle au monde, elle était veuve, sans parents, elle n'avait que cette enfant et un médecin impitoyable venait de prononcer l'arrêt de mort. La pauvre mère se tordait de désespoir, elle poussait des cris à fendre le cœur.

Le capitaine fut ému. Il n'avait rien dit jusque là, mais il s'avança vers l'enfant, la prit dans ses bras et alla s'accouder à la fenêtre. Le ciel était pur, l'enfant respira. Pendant huit jours, le capitaine soigna l'enfant ; il était un peu médecin, comme le sont tous les soldats. L'enfant revenait à la vie, le sourire reparaisait sur les lèvres de la mère, mais le capitaine était de plus en plus sombre.

—Mon enfant est guérie, nous partirons dans deux jours, dit la mère, un matin.

—Dans deux jours, murmura le capitaine en se réfugiant dans sa chambre. Dans deux jours, elles vont partir, elle va partir. Elle ! la mère.

Depuis huit jours, il s'était habitué à cette vue là, une enfant malade et une mère au désespoir.

Pourquoi l'enfant avait-elle guéri si vite ? Pourquoi idéjà le départ ? Toute la journée, la dernière, le capitaine erra dans les champs, la tête en feu, le désespoir dans l'âme. Il aimait, oui, il aimait cette femme, la mère de l'enfant qu'il avait sauvé. L'amour ! il n'avait pas encore connu cette passion, mais elle venait d'éclater avec d'autant plus de force qu'elle avait été refoulée jusque là dans son cœur.

Le soir arriva. Nos deux voyageuses partaient le lendemain.

—Encore une nuit, murmura le capitaine, et tout sera fini. Elles partent demain, pourquoi ne partirais-je pas, moi aussi ? On ne se bat plus, je suis seul, il vaudrait mieux mourir. La mort ! le suicide !

Il ressentit un soulagement extrême ; il venait de trouver le moyen de mettre un terme à ses douleurs. Mais que diront les amis, les camarades ? On dira : le capitaine Talmar était un lâche, et comme ils riront. Que le lac est beau, qu'il doit être doux de se rouler dans cette eau bleue ! La mort vient vite, on croit à un accident, et l'honneur est sauf.

C'était décidé. Le capitaine Talmar, qui avait assisté à vingt combats, reçu quarante blessures, s'avouait vaincu aux pieds d'une femme. S'il eut haï, il aurait tué ; il aimait, il voulait mourir.

—Je vais mourir, soit, mais qu'Elle sache, elle au moins, que je meurs à cause d'elle.

Et aussitôt il écrivit :

Madame,

Quand vous lirez cette lettre, je n'existerai plus ; je pars à mon tour. Mais de mon voyage on ne revient jamais. Je meurs par ce que je vous aime.

Capitaine TALMAR.

Il glissa la lettre sous la porte voisine, et, satisfait, alluma un cigare et s'assit à la fenêtre.

—C'est drôle la vie, tout de même, dit-il ; qui aurait dit que j'en finirais par là.

La mère veillait toujours. Penchée sur le lit, elle savourait le sourire de son enfant, son enfant qu'elle avait cru perdre pour toujours. Soudain, elle entendit des pas et le frôlement d'un papier sous sa porte. Que pouvait-ce être ? Elle aperçut une lettre ! Une lettre à cette heure de la nuit ! Elle laissa échapper un long soupir et, en proie à une vive émotion, elle déchira l'enveloppe. La pauvre femme resta ébahie. La lettre lui tomba des mains. Que se passa-t-il dans son âme ? Il est



Elle laissa échapper un long soupir et déchira l'enveloppe.—Page 93, col. 3.

—Il était temps, murmura notre militaire, et il se mit au lit.

Le lendemain matin, toute la maison était en émoi ; la mère était dans une surexcitation extrême, son enfant était tombée malade dans la nuit, il fallait un médecin. Ces derniers sont rares dans cette contrée ; le cocher partit en campagne et ne revint que l'après-midi avec un jeune homme, un jeune docteur.

La visite fut courte. Après avoir examiné l'enfant, le docteur s'éloigna en disant à la mère :

—Je reviendrai, et à l'hôtelière : je ne reviendrai pas, la route est trop longue pour visiter une petite morte, l'enfant est atteinte d'une fluxion de poitrine ; la fatigue, la faiblesse, le froid, etc., elle n'en reviendra pas.

La mère apprit bientôt cette décision du médecin ; elle en fut au désespoir. Son enfant, sa Léa,